

Congo Inc. Le Testament de Bismarck d'In Koli Jean Bofane : fiction postmoderne et postcoloniale d'une Afrique aux prises avec les ombres de la mondialisation

**Dacharly MAPANGO
CERLIM, Université Omar Bongo, Libreville, Gabon**

Faut-il avoir peur de la mondialisation ? La mondialisation est-elle heureuse ou malheureuse ? [...] Il n'empêche, la réponse en ressort toujours ambiguë : la mondialisation n'est pas idéale, car elle reste gouvernée par les rapports de forces, et ces derniers, d'essence nationale, sont aveugles à l'intérêt international général. Les conditions du développement sont certes inégales, mais certains pays, sans ressources naturelles, se portent bien, alors que d'autres, qui ont tout pour réussir, n'y parviennent pas. (Godet 2009, 81-82)

L'Afrique postmoderne et postcoloniale face à deux impérialismes : la colonisation et la mondialisation

Avant de se lancer dans une étude des ombres de la mondialisation dans une fiction africaine francophone postmoderne et postcoloniale, des questions valent d'être posées : qu'entend-on par mondialisation, et plus que tout, est-elle un phénomène nouveau pour les pays d'Afrique ayant connu la colonisation ? Quelle Afrique dans une mondialisation qui n'est que synonyme d'une nouvelle colonisation ? Il faut admettre comme allant de soi que l'article fort instructif de Christian Bouquet, « La mondialisation est-elle le statut suprême de la colonisation ? », dans lequel il propose une définition remarquable de la mondialisation, nous permettra d'apporter des réponses à ces interrogations. Il importe de faire remarquer que parmi plusieurs acceptions possibles dévolues à la mondialisation, qu'on retrouvera d'ailleurs dans divers ouvrages de littérature ou de sciences humaines et sociales, celle proposée par Bouquet dans son article cadre tout à fait avec l'esprit de la présente réflexion. Qu'on en juge par sa déclaration grâce à la médiation de laquelle nous sommes instruit de ce que :

[...] la « mondialisation » [est] le vaste mouvement contemporain de recouvrement du monde par des modèles considérés par les pays riches comme ayant vocation à l'universalité. Ces modèles sont d'abord de nature économique ; ils sont également – et pour certains par voie de conséquence – de natures politique, sociale, culturelle et environnementale. [...] Les pays pauvres sont directement gouvernés par une autorité internationale qui élabore des modèles conçus selon ses normes propres et qui les applique dans de contextes historique et culturel étrangers. Les programmes sont mis en œuvre de manière injonctive, avec des conditionnalités, et, pour ceux qui ne seraient pas de « bons élèves » des pénalités et des sanctions. A l'évidence, il s'agit d'une vaste entreprise de domination qui ressemble à une recolonisation. (Bouquet 2007, 2-9)

Il faut dire justement, à la lumière de l'argumentaire de Bouquet dévoilant bien des aspects de la mondialisation, que celle-ci fait sans conteste le jeu des puissances occidentales qui, autrefois, ont bâti leur situation sur la colonisation des faibles – souvenons-nous que chacune d'elles disposait de colonies, dont elle tirait les bénéfices. Bien plus, ce qu'il faut davantage retenir des propos de Bouquet c'est que la mondialisation qui a des airs d'une nouvelle forme de colonisation, parce que servant naturellement que les intérêts des puissances occidentales, n'a aucun caractère décolonial. En un mot, l'impérialisme de l'époque coloniale est manifestement la forme que prend la mondialisation qui ne cesse de lancer ses tentacules dominateurs et oppressants sur l'ensemble des pays à faible développement humain. C'est

admettre donc que la mondialisation et la colonisation sont consubstantiellement liées en raison de leurs visées impérialistes. Il s'agit de ce fait de sœurs siamoises, étant donné qu'avec la mondialisation, les peuples colonisateurs – aujourd'hui très riches et très développés pour la plupart – ont mené la colonisation à son couronnement. Dans cette perspective, l'enjeu réel de la mondialisation demeure donc l'accomplissement du projet colonial établi lors du partage berlinois du « gâteau africain » entre puissances occidentales par Léopold II, roi des Belges. De fait, si les politiques africains donnent l'impression de s'intéresser peu à la problématique se rapportant à la colonisation et ses injustices, les artistes, pour leur part, accaparent le passé colonial tout comme la mondialisation pour en faire le matériau de leur création. Telle en témoigne *Congo Inc. Le testament de Bismarck* d'In Koli Jean Bofane dans laquelle passé colonial belge ou léopoldiste et dérives de la mondialisation en République démocratique du Congo rythment la logique narrative et discursive du récit. Ainsi le partage de cette séquence narrative particulièrement significative et éclairante du narrateur dont nous laissons un extrait :

L'algorithme Congo Inc. avait été imaginé au moment de dépecer l'Afrique, entre novembre 1884 et février 1885 à Berlin. Sous le métayage de Léopold II, on l'avait rapidement développé afin de fournir au monde entier le caoutchouc de l'Equateur, sans quoi l'ère industrielle n'aurait pas pris son essor comme il le fallait à ce moment-là. Ensuite sa contribution à l'effort de la Première Guerre mondiale avait été primordiale, même si celle-ci aurait pu – la plupart du temps – se mener à cheval, sans le Congo [...] Fidèle au testament de Bismarck, Congo Inc. fut plus récemment désigné comme le pourvoyeur attitré de la mondialisation, chargé de livrer les minerais stratégiques pour la conquête de l'espace, la fabrication d'armements sophistiqués, l'industrie pétrolière, la production de matériel de télécommunication high-tech. (Bofane 2014, 271-272)

A la lecture de cette séquence narrative si remarquable de clarté et de pertinence dans la narration du drame de l'Afrique, l'information qui mérite sans aucun doute toute notre attention, c'est que la mondialisation, quoiqu'elle soit désormais l'objet d'une vive préoccupation, n'est pas un phénomène nouveau. Il s'agit au fond d'un phénomène ancien, mis en route depuis le jour où les puissances occidentales, lors de la très longue Conférence de Berlin¹ convoquée à l'initiative du chancelier Bismarck, avaient unilatéralement décidé non seulement de conquérir et se partager l'Afrique noire, mais encore et surtout de devenir propriétaires de ses habitants et de ses richesses du sol et du sous-sol. L'on déduit de ce qui précède que la conquête et le partage de l'Afrique à Berlin entre le 15 novembre 1884 et le 23 février 1885 par les puissances occidentales constituent la première forme de mondialisation : une mondialisation aux impacts colonialistes, puisque la colonisation tout comme la mondialisation revêtent toutes deux un caractère impérialiste. Partant de cet argument, l'on peut se prévaloir de l'hypothèse établissant : quand par le passé, la colonisation c'était la mondialisation de l'époque, aujourd'hui, la mondialisation c'est la nouvelle colonisation de l'Afrique. Mieux, la mondialisation, parce qu'elle rappelle ou préfigure « l'ère coloniale », serait assurément l'âge d'or de la colonisation.

¹ N'ayant fait appel à aucun Africain, les Occidentaux, du 15 novembre 1884 au 23 février 1885, lors d'une très longue conférence réunissant principalement : l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse, l'empereur d'Autriche, roi de Bohême, le roi apostolique de Hongrie, le roi des Belges, le roi du Danemark, le roi d'Espagne, le président des États-Unis d'Amérique, le président de la République française, la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, le roi d'Italie, le roi des Pays-Bas, grand duc de Luxembourg, le roi du Portugal et des Algarves, l'empereur de toutes les Russies, le roi de Suède et Norvège et l'empereur des Ottomans, s'étaient résolus à se partager l'Afrique.

Mondialisation et fiction africaine de la postmodernité et postcolonialité²

S'il est un champ littéraire qui se constitue assurément comme lieu d'accueil de la mondialisation dans toutes ses incarnations, c'est bien celui de la fiction africaine postmoderne et postcoloniale³. Au demeurant, nous repérons, dans ledit champ, des fictions⁴ qui offrent au lecteur, d'un point de vue thématique, une toile narrative, descriptive et discursive rendant compte du contexte politique, économique, militaire, technologique et culturel dans lequel se trouverait actuellement la majorité des pays d'Afrique « mondialisés » ou « mondialistes ». Bien entendu, il faut souligner que cette mondialisation qui concerne avant tout l'homo economicus, qui est devenue la grande obsession des temps modernes et qui reste une gageure pour un grand nombre de ces pays pourvus de ressources en matières premières et qualifiés de « pays en développement », fait partie intégrante de la dynamique interne de la fiction littéraire contemporaine. D'ailleurs, ne lisons-nous pas lu sous une plume comme celle de Maylis de Kerangal :

Quelle que soit la nature du pacte qui les unit, le roman « provoque » le monde et réciproquement. C'est précisément ce mouvement de réciprocité, quasi chimique, qui conduit le roman contemporain à faire trace de la mondialisation, à se frotter à elle, à se saisir de ce phénomène tout autant que, simultanément, à être saisi par lui. [...] Le roman est sans doute le genre littéraire le mieux à même de rendre manifestes les mécanismes de l'économie mondialisée, ses flux, ses échanges, et leurs effets sur la vie de la planète et de tout ce qui la peuple. [...] Qu'elle soit le sujet même du livre, que la description frontale de l'un de ses secteurs en soit le projet littéraire [...], ou qu'elle entre dans le livre par capillarité, pour seulement le colorer ou finalement l'envahir [...], la mondialisation contamine le roman. [...] Ecrire la mondialisation s'apparente alors à une traversée des zones mondialisées... (Maylis 2011)

Cette déclaration de Maylis de Kerangal, qui fait figure d'évidence lorsqu'il s'agit du roman contemporain face à la mondialisation, paraît s'appliquer à tous les romans de la République des lettres. En effet, conçu comme une mathésis⁵, le roman contemporain est, *de facto*, en

² Tandis que la postmodernité, en dépit des signalisations temporelles (les années 1940, 1950, 1960, 1970, 1980) que lui attribuent certains penseurs, n'est pas une période historique spécifique, mais une constellation, une condition, voire une dominante culturelle récurrente dans l'histoire humaine. — c'est admettre ici que la postmodernité serait partout et tout le temps —, la postcolonialité pour sa part, correspond à une culture ou mentalité nouvelle, à un état contemporain, à une situation, à une condition ou à une époque. Comme en témoignent les énoncés ci-après : « [...] nous sommes tous, en des formes différentes en situation postcoloniale » (Balandier 2007, 24) ; « La postcolonialité est la condition par laquelle les peuples colonisés cherchent à accéder, violemment ou pas au statut du sujet historique » (Moura 1997, 62). Nous tirons parti de ces deux concepts interchangeable parce que, en plus de se répondre en miroir et de converger à certains égards, ils poursuivent tous deux un projet similaire : la déconstruction des métarécits, la désoccidentalisation ou la réécriture des discours historiques, la lecture différenciée de la vérité, la transgression des codes et des symboles. De plus, il importe de reconnaître qu'il n'y a pas à vrai dire une rupture paradigmatique et épistémique entre ce qui relève de la postmodernité et ce qui concerne la postcolonialité.

³ Selon une déclaration bien connue de Jean-François Lyotard, dans « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? » (1982, 366-367), « le postmoderne serait ce qui dans le moderne allègue l'imprésentable dans la présentation elle-même ; ce qui se refuse à la consolation des bonnes formes, au consensus d'un goût qui permettrait d'éprouver en commun la nostalgie de l'impossible ; ce qui s'enquiert de présentations nouvelles, non pas pour en jouir, mais pour mieux faire sentir qu'il y a de l'imprésentable ». Quant au concept de postcolonial, forgé sur la dérivation de postmoderne, il désigne « tout un ensemble théorique interdisciplinaire ou pluridisciplinaire [...] qui s'interroge sur les discours, la réécriture de l'histoire, l'évolution des mentalités et des imaginaires... » (Bardolph 2002, 11).

⁴ A cet égard, citons exemplairement *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome, *Voici le dernier jour du monde* (2005) de Gaston-Paul Effa, *Al Capone le Malien* (2011) de Sami Tchak, *Tram 83* (2014) de Fiston Mwanza Mujila et *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* (2014) d'In Koli Jean Bofane.

⁵ Le roman serait *mathésis* en tant qu'il prend en charge et met en scène des savoirs de toute nature.

prise directe avec l'imaginaire de la mondialisation⁶. Ainsi, en paraphrasant cette allégation de Louis Aragon selon laquelle : « le moderne est le point névralgique de la conscience d'une époque : c'est là qu'il faut frapper » (1929, 58), nous affirmons que la mondialisation est le point névralgique de l'émergence d'une nouvelle conscience planétaire, de la promotion dans le monde contemporain d'une nouvelle idée ou configuration de la société. C'est donc une évidence : la mondialisation constitue le sol, le théâtre sur la scène duquel se joue véritablement l'avenir du monde contemporain global dans lequel sont entrés presque tous les pays de notre planète. Sans doute Ignacio Ramonet a-t-il raison de soutenir que « [...] tous les Etats sont entraînés dans la dynamique de la mondialisation. [Mondialisation qui s'érige] en quelque sorte [en] une seconde révolution capitaliste [et qui] touche les moindres recoins de la planète, ignorant aussi bien l'indépendance des peuples que la diversité des régimes politiques. La Terre connaît ainsi une nouvelle ère de conquête comme lors des colonisations » (Ramonet 2002, 10-11). L'on déduit de là que la mondialisation reste le destin inévitable du monde postmoderne et postcolonial.

A partir de cette évidence, on peut se demander quelle réponse littéraire les écrivains africains postmodernes et postcoloniaux donnent au phénomène de la mondialisation. Bien plus, quelle mondialisation émerge de la fiction africaine postmoderne et postcoloniale ? Mieux, comment cette fiction reflète-t-elle dans ses thèmes et ses formes esthétiques ledit phénomène ? En sus, ce n'est plus une énigme pour « les enfants de la postmodernité et postcolonialité⁷ » : cette mondialisation, qui s'est installée au cœur de toutes sortes de débat, et qui constitue un paradigme consubstantiel au monde actuel pensé désormais comme une communauté aux frontières planétaires⁸, préside au destin de l'humanité selon une courbe décroissante. Courbe décroissante parce que la mondialisation demeure un important vecteur d'inégalités croissantes et de domination de l'humanité occidentale sur l'humanité non occidentale⁹. De ce qui précède, l'on peut admettre sans peine qu'il y a dans la dynamique interne de la fiction africaine postmoderne et postcoloniale, non seulement l'imaginaire d'une mondialisation heureuse¹⁰, mais encore et surtout celui d'une mondialisation malheureuse¹¹ d'un monde qui, tandis qu'il cherche à s'homogénéiser sur les plans économique, juridique, politique et culturel, fait naître des disparités qui participent à la fragmentation de l'humanité et à l'isolement de certains pays, voire continents. Il suffit pour s'en convaincre de lire *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* de Bofane, qui narre l'odyssée d'Isookanga, dans le centre-

⁶ Quelques fictions relativement récentes mettent en scène de façon programmatique l'imaginaire de la mondialisation. Nous pensons à *Journal intime d'un marchand* (2008) et *Journal intime d'une prédatrice* (2010) de Philippe Vasset, aux *Effondrés* (2009) de Mathieu Larnaudie, à *2666* (2006) de Roberto Bolaño, à *Il risque de pleuvoir* (2008) et *Naissance d'un pont* (2010) d'Emmanuelle Heidsieck.

⁷ « Il faut entendre ici un écho à l'expression consacrée d'Abdourahman Ali Waberi, « les enfants de la postcolonie », qui désigne la quatrième génération d'écrivains francophones d'Afrique noire. Génération « transcontinentale », elle débute selon lui à partir de 1990. (Waberi 1998)

⁸ Là est pourtant son paradoxe le plus critique.

⁹ Souvenons-nous de ce qu'en disait Hirst, car c'est exactement ce dont il s'agit : « Le centre d'initiative de la mondialisation étant l'Occident, la tentation est grande d'en faire le lieu exclusif de la manifestation du phénomène. C'est ainsi que les pays à industrialisation avancée sont présentés comme étant pratiquement les seuls membres de l'économie mondiale ». (Hirst 1995, 7) Il s'agit donc d'un système économique cynique qui exclut de ses bénéfices la plus grande partie de l'humanité — l'Afrique par exemple.

¹⁰ En référence ici à la mémorable formule de l'essayiste et économiste Alain Minc, « la mondialisation heureuse », qui constitue également le titre de son ouvrage, *La Mondialisation heureuse* (1997).

¹¹ Alexandre Adler, « Vers la mondialisation malheureuse », dans *Le Monde* du 23 novembre 2000. Si avec Adler la mondialisation est la conséquence d'un mouvement vers le malheur, est-il possible pour les pays exclus des bénéfices de la mondialisation de faire demi-tour et donc de se démondialiser ? L'altermondialisme est-il une voie possible parmi d'autres ?

ville de Kinshasa. Jeune opportuniste Ekonda¹² et grand amateur de jeux vidéo économico-politico-militaires planétaires, dont l'esprit est fortement par des préoccupations mercantiles, ce personnage aspire à concrétiser son rêve de devenir, comme tout un chacun, un acteur important de la mondialisation. Qu'on en juge par les déclarations suivantes : « [...] Je suis un mondialiste qui aspire à devenir mondialisateur. » (Bofane, 26), « [...] Je suis venu vivre l'expérience de la haute technologie et de la mondialisation, tantine. » (*Ibid.*, 52), « [...] Ecoute, je suis un mondialiste comme toi. » (*Ibid.*, 75), « [Je suis venu à Kin'] mondialiser, Vieux. Oui, Vieux. [Je veux] être dans le mainstream, toucher à la haute technologie, communiquer avec le monde : être dans l'échange, quoi. » (*Ibid.*, 157). A ce titre, en prenant appui sur cette fiction caustique et burlesque, dont l'acte scripturaire offre au lecteur une vision résolument sombre et critique des effets pervers de la mondialisation dans un Etat africain postmoderne et postcolonial, la présente réflexion tiendra à la démonstration que l'Afrique postmoderne et postcoloniale est aux prises avec les ombres¹³ de la globalisation de l'économie libérale et/ou néolibérale.

D'une mondialisation de connotation idéaliste à une mondialisation des cynismes et de l'indignation

On s'accorde à dire avec les écrivains africains postmodernes et postcoloniaux que la mondialisation est devenue, à force d'évocation, équivoque, aux yeux des peuples non occidentaux, notamment des Africains. La preuve, Bofane propose à ses lecteurs une fiction qui reflète sans conteste une mondialisation empreinte de cynisme. Ainsi qu'il l'expose dans la logique narrative et discursive de son œuvre, la mondialisation capitaliste, derrière sa prétendue vision idéaliste d'un monde véhiculant des logiques d'uniformisation économique, politique, culturelle, se traduit par le cynisme des pays développés, dont le cri de ralliement reste l'appétence viscérale du profit tantôt comme fin en soi, tantôt au service d'un grand projet industriel. Il s'agit donc d'un système politico-économique qui entérine sa matérialité à travers un regard exclusivement financier. Bien entendu, il faut souligner que c'est ce regard porté exclusivement sur l'argent — qui sait faire couler des larmes ou des bains de sang —, qui serait à l'origine des dérives inédites affichées et même revendiquées par la mondialisation. Dérives qui rendent compte d'une mondialisation résolument malheureuse dans cette Afrique spoliée de l'extérieur depuis le Chancelier Bismarck¹⁴ et écharpée de l'intérieur depuis qu'elle est devenue « [...] un marché mondial, où sans le moindre scrupule, les puissances viennent exploiter les richesses du sous-sol et les corps de ses habitants jusqu'au point de les vider de tout sentiment d'humanité ». (Kavwashirehi 2009, 30)

Il est évident que la dynamique narrative et discursive de *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* est rythmée préalablement par un jeu vidéo économico-politico-militaire planétaire. Il s'agit en effet de *Raging Trade*, un terrifiant jeu en ligne que le futur chef de la tribu pygmée des Ekonda a découvert sur l'ordinateur qu'il a volé à une jeune anthropologue et dont il ne peut plus se passer. Ce jeu, qui devient sa véritable obsession quotidienne, simule

¹² Les représentants du clan ekonda, appartenant au peuple mongo, sont de petite taille ; certains les appellent Pygmées.

¹³ Dans *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements* (2015), Joseph Tonda assimile d'ailleurs la mondialisation à un monde d'éblouissements qui obscurcit plus qu'elle n'éclaire.

¹⁴ Telle en témoigne cette déclaration du Chancelier Bismarck mise en exergue par Bofane avant de céder la parole au narrateur omniscient de *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* : « *Le nouvel Etat du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir...* ». (Le Chancelier Bismarck, en clôture de la conférence de Berlin, février 1885)

avec cynisme, par le truchement de groupes armés, de compagnies de sécurité et de multinationales, les intrigues, les entreprises et les machinations les plus perverses de la mondialisation dans un territoire d'une richesse insolente : le Gondavaland. On déduit de là qu'il y a dans cette fiction une refiguration de la mondialisation en un espace ludique qui fabrique ici des pauvres qui jouent et des riches qui travaillent. Bien plus, il faut souligner que c'est à partir de ce jeu virtuel que Bofane lève le masque des pratiques mafieuses ou des vices emblématiques de cette mondialisation sauvage et affligeante. A cet égard, il suffit de citer une séquence narrative particulièrement significative du roman, dans laquelle se laisse voir un tableau synoptique des sombres desseins de la mondialisation générée par le libéralisme et le néolibéralisme :

[...] Il ne pouvait plus se passer de l'ordinateur et le jeu en ligne *Raging Trade* était devenu sa raison de vivre. *Raging Trade*, c'était le jeu indiqué pour n'importe quel mondialiste désireux de se faire un peu la main dans le domaine des affaires. [...] Par le biais de groupes armés et de compagnies de sécurité, des multinationales se disputaient un territoire appelé *Gondavaland*. [...] Dans cet univers virtuel, Isookanga incarnait *Congo Bololo*. Il convoitait tout : minerais, pétrole, eau, terres, tout était à prendre. C'était un raider, Isookanga, un vorace. [...] Mais l'enjeu essentiel restait l'exploitation des ressources minières. [...] Pour atteindre ces objectifs, il préconisait la guerre et tous ses corollaires : bombardements intensifs, nettoyage ethnique, déplacement de population, esclavage... Comme dans l'existence réelle, on ne pouvait bien mener une guerre qu'abrité par des résolutions de l'organisation internationale. [...] La guerre sur le territoire du *Gondavaland* était une guerre autofinancée. (Bofane, *op. cit.*, 18-20)

Il apparaît, au travers de cette séquence narrative qui permet d'introduire l'économie fictionnelle dans l'économie réelle, que la mondialisation est un système économique-politique fort pernicieux qui divise en groupes antagoniques qui n'auront de cesse de se livrer des guerres impitoyables pour la déprédation et l'exploitation sauvage éhontée des richesses du sous-sol des pays du Tiers-Monde¹⁵. C'est admettre donc que cette mondialisation s'illustrant au travers d'un modèle économique-politique féroce, prédateur et dévastateur est aussi une mondialisation armée. Plus clairement, la guerre est intrinsèque au processus de mondialisation des échanges, qui implique la conquête incessante de nouveaux marchés. Par ailleurs, cette même séquence narrative montre avec clarté que la réalité des multinationales, en quête perpétuelle et viscérale de profit, est loin de leur image prétendument éthique. C'est donc ici une mondialisation dépossédée de toute morale et de tout sentiment humaniste. Aussi le recours à *Raging Trade*, dans la dynamique interne de *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, procède-t-il d'une volonté scrupuleuse de Bofane de s'en prendre aux multinationales et d'érafler l'image de « mondialisation heureuse » proclamée et répandue par ce modèle économique-politique partout dans le monde. Bien évidemment, c'est grâce aux informations fournies par ce jeu, et grâce à elles seules, que l'on peut faire allusion à ce que nous avons convenu d'appeler la mondialisation des cynismes et de l'indignation.

En outre, un des versants les plus déconcertants de cette mondialisation des cynismes et de l'indignation dans la fiction de Bofane reste les compromissions auxquelles se livrent sans vergogne les organisations internationales vis-à-vis de leur engagement officiel à militer en faveur de la liberté, de la justice, de la paix et de la démocratie. Par exemple, il est frappant de voir que, dans la logique narrative et discursive de *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, une organisation internationale comme l'Organisation des Nations Unies (ONU) entretient

¹⁵ Selon Ramonet, « la mondialisation, c'est aussi le pillage planétaire. Les grands groupes saccagent l'environnement avec des moyens démesurés ; ils tirent profit des richesses de la nature qui sont le bien commun de l'humanité ; et le font sans scrupules et sans frein. Cela s'accompagne également d'une criminalité financière liée aux milieux d'affaires et aux grandes banques [...] » (2002, 12).

des rapports coupables avec les seigneurs de guerre désœuvrés, cyniques, corrompus et méprisables tels que Kiro Bizimungu. Est significatif de ce qui vient d'être énoncé ce propos du narrateur omniscient du roman :

[...] Des accords de paix avaient été signés à Windhoek, en Namibie, on lui avait fait comprendre qu'on avait besoin de lui à Kinshasa : il fallait de nouveaux administrateurs pour le pays et le commandant Bizimungu devait en faire partie. Un peu à contrecœur, il avait quitté les maquis du Kivu et troqué le treillis contre un costume cravate. [...] Kiro Bizimungu regrettait amèrement ce temps. Lui et sa fonction s'étaient faits les supplétifs zélés de la mondialisation et avaient été récompensés en conséquence par la communauté internationale. Certains de ses camarades de combat-Rwandais et Congolais – confondus, adoués par l'ONU, étaient devenus vice-présidents, ministres, chefs d'état-major, commandants de brigades. Lui, on l'avait nommé directeur général de l'Office de préservation du parc national de la Salonga. Cela ressemblait à une blague parce que l'homme s'en foutait, de la flore et de la faune... (Bofane, *op. cit.*, 79-80)

Dans ce récit, il apparaît que les seigneurs de guerre, ayant semé la terreur et la désolation de l'Ituri au Maniema pendant des années et reconnus coupables de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, n'ont été ni arrêtés, ni traduits en justice conformément aux normes internationales en vigueur. Sur la base de ce qui précède, il est donc à noter que l'ONU milite pour une culture du silence et de l'impunité envers ces seigneurs de guerre qui ignorent ce que le droit signifie. Bien plus, à en croire Bofane, la célèbre organisation internationale ne répond pas toujours aux besoins des victimes en termes de justice. C'est sans contredire la réalité la plus déconcertante, la plus malheureuse et la plus honteuse de sa politique.

Supercherie, désir immodéré de fortune et d'argent sont des termes qui ressurgissent plus souvent que ceux d'exemplarité, d'honnêteté et d'éthique dans cette mondialisation des cynismes et de l'indignation. C'est arguer ici que la supercherie constitue une autre facette du cynisme inséparable du type de mondialisation généré par le libéralisme et/ou le néolibéralisme. Le roman dénonce la supercherie par laquelle les acteurs de la mondialisation cherchent absolument à devenir riches. Dans *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, il est frappant de voir qu'Isokanga, qui joue son va-tout afin de devenir un acteur incontournable et incontestable de la mondialisation, s'aventure sans scrupules dans l'exploitation et la commercialisation d'une eau minérale dont l'étiquette affiche la mention « Eau Pire Suisse », Eau, qu'il fait passer pour potable et consommable, alors qu'en réalité, il ne s'agit que d'une duperie ingénieusement et immoralement bien planifiée. C'est précisément ce qui domine la dynamique narrative et discursive de l'extrait suivant :

[...] Sur l'écran défilaient des publicités de différentes marques d'eaux minérales. [...] La plupart de ces marques appartiennent à une, et une seule multinationale. [...] Il plongea une main dans sa poche et en retira un morceau de papier plié comme un colis de diamantaire. Il le déplia et en sortit un petit autocollant de couleur rouge vif, doté d'une croix blanche au milieu. Il le montra à Zhang Xia. [...] Statistiquement, et dans l'inconscient collectif, la Suisse est number one en matière de propreté dans le monde. Aussitôt, le Pygmée colla le petit emblème sur le sachet au goût particulier. – Et voilà le travail ! En voyant ce signe rouge et blanc, les gens vont se précipiter parce qu'ils seront persuadés que c'est l'eau la plus propre, puisqu'elle est fabriquée en Suisse. [...] Quand ils vont boire ton eau avec la saveur du E26, ils penseront à l'ombre des arbres, à la senteur de l'humus, au bruit de l'orage et, en plus de ton froid exceptionnel, crois-moi, ils étancheront leur soif comme rien mais ils en voudront encore. Et toi, très vite, tu intégreras la croissance grâce à un produit optimisé. [...] On va l'appeler Eau Pire Suisse. Tu verras, nous allons devenir les leaders sur le marché. (Bofane, *op. cit.*, 91-94)

Dans ce fragment de texte, l'auteur montre combien la mondialisation, qui n'est à vrai dire qu'une affaire de leurres, d'éblouissements, conduit sans conteste au cynisme. En effet,

Isookanga, obsédé par une convoitise irraisonnée du profit, ne jette aucun regard de pitié sur la santé des personnes qui vont acheter et consommer cette Eau Pire Suisse, dont il est le seul à maîtriser la composition chimique. C'est ainsi qu'il déclare : « [...] C'est un édulcorant de ma composition. Je l'ai appelé E26 parce que j'ai presque vingt-six ans » (Bofane, 92). Au nom d'une mondialisation cynique et indigne, le jeune pygmée ekonda, entrepreneur dans l'âme venu faire des affaires à Kinshasa, et bien déterminé à jouir à son tour des avantages économique-politiques de la mondialisation, ne s'interdit aucun moyen pour vendre sur le marché de cette mégapole de près de douze millions d'habitants son eau minérale, dont il vante les vertus. Guidé évidemment par une quête sans réserve du profit, ce « mondialisateur » ou « mondialiste » est prêt à mettre en péril ou à altérer la santé de ses congénères-consommateurs. Il est significatif de constater qu'avec ce jeu marketing de mise en scène, désigné « packaging » en action commerciale, Isookanga va fabriquer lui-même ses propres victimes.

L'autre supercherie qui témoigne du fait que la mondialisation capitaliste se confond avec le cynisme et avec l'indignation, est celle savamment peaufinée par le révérend Jonas Monkaya de l'Eglise de la Multiplication divine, que Bofane décrit dans sa fiction comme un véritable terreau d'arnaque organisée. Selon l'écrivain congolais, l'Eglise de la Multiplication divine, aux prises avec la mondialisation matérialiste, est, pour ce pasteur véreux, un modèle crédible et utilitaire pour faire fortune. Par exemple, toutes ses prédications tournent exclusivement autour de l'Argent et des biens matériels. On ne peut être plus clair. Le christianisme est aussi un produit de la mondialisation. A cet égard, le passage ci-dessous apparaît le plus significatif :

[...] Aux enfants fidèles, Dieu donne tout, croyez-moi. Si Moïse avait vécu de nos jours, vous croyez que Jehovah l'aurait laissé descendre de la montagne à pied ? Non, le Seigneur lui aurait offert un 4X4 V8 climatisé pour qu'il puisse transporter les tables en pierre où étaient inscrites les lois destinées à son peuple. A notre époque, pensez-vous sincèrement que Marie de Magdala aurait pu laver les pieds du Christ avec ces parfums discount qu'on vend avenue Kato ? Non. Le Seigneur, avec la classe qu'il a, aurait fourni du Guerlain, du Dior, du Chanel, du Nina Ricci. Jésus – toujours lui –, pour la multiplication des pains et des poissons, aurait invité tout le monde dans le plus chic restaurant trois étoiles de Tel-Aviv, où on leur aurait servi de l'eau qu'il aurait illico transformée en château-margaux et Montrachet. Parce que Dieu est merveilleux. Il est un Dieu multiplicateur. (Bofane, *op. cit.*, 149-150.)

Alors qu'il pourrait sembler logique qu'au nom de ses valeurs, l'Eglise se donne pour mission de travailler à une mondialisation respectueuse de la personne, c'est tout le contraire qui a lieu, en ce qui concerne l'Eglise de la Multiplication divine. D'ailleurs, l'examen de cette séquence narrative révèle que ce pasteur — qui s'est rendu compte que certains de ses fidèles avaient quitté l'Eglise de la Multiplication divine pour l'Eglise de l'Abondance céleste¹⁶ — considère ses fidèles comme une ressource au service de son enrichissement personnel. Bien

¹⁶ Voici ce que dit le révérend Jonas Monkaya : « [...] Mes très chers frères et sœurs. Dieu s'est adressé à moi la nuit dernière. Il m'a dit : "Jonas Monkaya !" J'ai répondu : "Me voici, Seigneur !" Il m'a confié : "Jonas, mon fils, je ne suis pas content. J'avais envoyé pour une tournée d'inspection mes archanges Gibril et Michael. Quand ils sont revenus, ce qu'ils m'ont rapporté m'a profondément attristé". Mais, frères et sœurs, que croyez-vous que les archanges aient bien pu voir en venant ici, sur terre ? Ils se sont rendu compte que certains parmi nous avaient quitté l'Eglise de la Multiplication divine pour la perdition. [...] C'est cela que le Seigneur m'a révélé hier soir. Ces gens-là sont partis pour aller où, me direz-vous ? Mais ils sont allés investir dans cette nouvelle, comment dirais-je, Eglise, appelée Eglise de l'Abondance céleste à Masina, voyons ! [...] Frère Kas, ça ne va plus. Cette église de l'abondance céleste n'arrête pas de nous prendre des parts de marché. Je pressentais que le lancement de cette assemblée me porterait préjudice ». (Bofane, 146-153).

entendu, pour ce pasteur qui n'agit que par intérêt et qui ne cherche qu'à obtenir de l'argent et des biens matériels, ses fidèles, qu'il appelle affectueusement « mes très chers frères et sœurs », sont devenus de simples ressources humaines à exploiter sans vergogne pour bâtir sa richesse et vivre une vie luxueuse, comparable à celle d'un milliardaire. Ainsi, constatant et déplorant la diminution constante et significative du nombre de ses fidèles, la baisse considérable de son chiffre d'affaire, il ne peut que s'inquiéter de la prospérité de son Eglise-entreprise. Si la mondialisation est enfantée par le libéralisme et le néolibéralisme, alors elle n'est pas un engagement pour le bien commun, mais davantage une garantie d'épanouissement personnel. A travers son roman, l'auteur se livre donc à un dessin de la mondialisation comme un processus hanté par la cupidité et la convoitise, qui transforme ses acteurs en des êtres sans scrupules.

Conclusion

La mondialisation n'existe pas [...] elle est une gigantesque campagne publicitaire pour un monde à venir. (Baricco 2002, 101)

Si du point de vue de l'imaginaire, le monde est peut-être devenu un grand village, « un village global¹⁷ », dans la pratique, il n'en est rien. De fait, la vision panoramique du système économique international débouche sur des actualisations peu prestigieuses de la mondialisation et son idéal. Loin de faire progresser le monde vers un développement harmonieux, la mondialisation est mise en péril par l'inflation de nombreuses dérives dont le dénominateur commun demeure l'argent, le profit. Souvent brandie comme un hymne à la liberté, à la justice, à l'égalité, à l'humanisme, la mondialisation est bien loin de refléter ces slogans de flatterie dans le texte de Bofane. Sous couvert de modernité¹⁸, la réalité de la mondialisation dans la fiction de l'écrivain congolais est d'abord et avant tout une utopie, un spectre, pire une imposture qui tourmente l'Afrique — cœur sensible et victime d'un système économique-politique à sens unique¹⁹. Ainsi, en pointant que la mondialisation qui domine la scène actuelle, – définitivement globale, n'est pas heureuse pour tout le monde, n'opère pas dans l'intérêt général, le roman de Bofane ne vise pas tant à condamner ce processus en lui-même, mais il invite plutôt ses acteurs à se demander comment relever la mondialisation – à la hauteur de son idéal, celui de partager à l'échelle planétaire un même rêve : par sa fiction, l'écrivain interroge donc les conditions qui rendraient possible l'internationalisation d'un système économique-politique plus humain, qui en appelle nécessairement à de nouvelles règles de gestion et qui laisse transparaître quelque chose de l'ordre de l'équité.

¹⁷ Pour reprendre l'expression de Mc-Luhan.

¹⁸ Il faut au préalable discerner la modernité comme époque historique de la modernité comme concept ou invariant littéraire majeur prônant une poétique nouvelle de l'œuvre. En tant qu'époque historique, la modernité désigne « le mode de civilisation et l'attitude intellectuelle qui caractérisent la pensée moderne. Tributaire d'un universalisme rationaliste et d'un humanisme progressiste qui conduiraient l'humanité tout entière vers un salut unique et assuré, la modernité s'oppose explicitement aux idées religieuses ou traditionnelles qui dominaient toutes les autres époques antérieures. Selon Jean-François Lyotard, la modernité s'amorce dès la fin de la Renaissance, se précise au XVII^e siècle avec le développement des sciences et de la philosophie politique et se déploie au XVIII^e siècle avec la philosophie des Lumières et les premiers balbutiements de la révolution industrielle ». (Mapangou 2013)

¹⁹ C'est à quoi songeait Jean-Marie Sindyigaya quand il intitula son ouvrage *Mondialisation. Le nouvel esclavage de l'Afrique* (2000).

Indications bibliographiques

- Adler, A. « Vers la mondialisation malheureuse », dans *Le Monde* du 23 novembre 2000.
- Aragon, L. « Introduction à 1930 », *La Révolution surréaliste* n°12, 15 décembre 1929.
- Bardolph, J. *Études postcoloniales*. Paris : Champion, 2002.
- Baricco, A. *Petit livre sur la globalisation et le monde à venir*. Paris. Albin Michel : 2002.
- Bofane, I. K. J. *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*. Paris : Actes Sud, 2014.
- Bolaño, R. 2666, traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio. Paris : Christian Bourgeois, 2008.
- Bouquet, C. « La mondialisation est-elle le stade suprême de la colonisation ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, [En ligne] 238/Avril-Juin 2007, mis en ligne le 01 avril 2010, consulté le 09 septembre 2017. URL:<http://com.revues.org/2363>, DOI :10.4000/com.2363.
- Diome, F. *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris : Anne Carrière, 2003.
- Effa, G.-P. *Voici le dernier jour du monde*. Paris : Editions du Rocher, 2005.
- Kavwahirehi, K. [dir.]. *Imaginaire africain et mondialisation : littérature et cinéma*. Paris : L'Harmattan, 2009.
- Godet, M. *Le Courage du bon sens. Pour construire l'avenir autrement*. Paris : Odile Jacob, 2009.
- Heidsieck, E. *Il risque de pleuvoir*. Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2008.
- Id.*, *Naissance d'un pont*. Paris : Seuil, 2010.
- Larnaudie, M. *Les Effondrés*. Paris : Actes Sud, 2010.
- Lytard, J.-F. « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? », dans *Critique* n°419, avril 1982.
- Mapangou, D. *La fiction romanesque de la postmodernité et ses labyrinthes : l'exemple des textes d'Alain Robbe-Grillet (France, 1922-2008), de Juan José Saer (1937-2005) et de Boubacar Boris Diop (1946-)*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones, 2013.
- Mayilis de Kerangal : Le chantier de la mondialisation, dans *Le Monde des livres* du 19/05/2011.
- Minc, A. *La Mondialisation heureuse*. Paris : Plon, 1997.
- Mwanza Mujila, F., *Tram 83*, Paris, Editions Métalié, 2014.
- Ramonet, I. *Guerre du XXI^e siècle. Peurs et menaces nouvelles*. Paris : Galilée, 2002.
- Sindayigaya, J.-M. *Mondialisation. Le nouvel esclavage de l'Afrique*. Paris : L'Harmattan, 2000.
- Tonda, J. *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*. Paris : Karthala, 2015.
- Vasset, P. *Journal intime d'un marchand de canons*. Paris : Fayard, 2008.
- Id.* *Journal intime d'une prédatrice*. Paris : Fayard, 2010.
- Waberi, A. A. « Les enfants de la postcolonie : Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », dans *Notre Librairie, Nouveaux paysages littéraires* n°135. Paris : Clef, septembre-décembre, 1998.